

sortir de terre, si l'on n'avait été si près des cieux. Quelle était cette apparition ? Il faut, pour l'expliquer, descendre un moment au rez-de-chaussée.

Mme. Argolte était, comme nous l'avons déjà dit, une véritable portière, et parlant curieuse comme toutes les filles d'Eve dévouées au culte du cordon. Elle avait cédé d'abord au mot magique : De par la loi ; mais piquée de n'avoir pu pénétrer les motifs de cette imposante visite, elle se prit à réfléchir tout en dégustant son nectar de chicorée, et le scrupule lui vint d'avoir livré trop légèrement la clef de sa locataire. Mme. Lanot, se dit-elle, n'a jamais été d'une grande ressource pour la loge, elle consomme peu de bois, elle n'a pas de conversation, et se lie difficilement ; mais enfin elle avait confiance en moi, j'avais sa clef, et sa fille est bien la plus charmante créature et, certes, plus digne de loger au premier, que... Mme. Argolte allait probablement se permettre une comparaison peu élogieuse, quand survint Mlle. Annette, gouvernante d'un vieil avocat émigré au barreau de Lyon, qu'on avait entendu plaider un demi-siècle auparavant sous le nom de Berthemet.

La gouvernante donc, venue pour réclamer le journal de son maître, se mit à deviser, en attendant le passage du facteur. Mme. Argolte brûlait de raconter son histoire. Mlle. Annette, toujours à l'affût des nouvelles, n'était pas moins pressée de l'entendre ; elle fut donc bientôt tout aussi instruite que l'éloquente portière, elle en sut même plus long, car elle avait déjà, dans sa pensée, arrangé et augmenté son intéressant récit par les menus plaisirs de son maître.

—Le commissaire de police chez Mme. Lanot ! dit-elle tout à coup. C'est singulier ! si c'était un curé, je ne dis pas, mais le commissaire ! Mme. Argolte, il y a quelque chose là-dessous. — Puis, après un moment de réflexion : Avait-il son écharpe ? — Non, il ne l'avait pas.

Mlle. Annette n'en demanda pas davantage, et remontant lestement l'escalier, elle parut inopinément avec un air d'importance plus majestueux que de coutume devant le vieil avocat. M. Berthemet avait autrefois brillé d'un certain éclat, dans le barreau de Lyon ; mais depuis longtemps il ne brillait que par son silence ; un enrouement chronique l'avait condamné au régime plus modeste des consultations ; il était avocat consultant, mais, hélas, fort peu consulté, ce qui l'autorisait, jusqu'à un certain point, à aller au-devant des affaires, puisque les affaires ne venaient plus à lui.

Donc l'affaire Lanot lui ayant été racontée avec les incidents les plus propres à réveiller en lui le feu sacré de la basoche, il rajusta sa perruque, salua énergiquement sa canne, mit son chapeau de travers, et gravissant plus vite que de raison les trois étages qui le séparaient de celle que, dans son cœur, il nommait déjà sa cliente, il cria ou plutôt il toussa un halte-là, bizarrement accentué et qui, selon lui, devait produire sur les contempteurs de la loi, le même effet que le *quos ego*... de Neptune sur les vents déchainés.

Malheureusement, il n'en fut pas ainsi ; sa vue, qui n'aurait excité qu'un accès de gaieté en toute autre occasion, sembla dans celle-ci, ne produire aucun effet sensible. M. de Civray et le commissaire n'interrompirent pas leurs recherches ; Jules seulement s'approchant de l'original, revenu au milieu d'eux, comme une malencontreuse apparition, lui demanda en souriant le motif qui l'appelait. Berthemet, trop essoufflé pour répondre à cette question si simple, s'assit, s'appuya sur sa canne pour se recueillir, et bientôt retrouvant sa voix enrouée : Ce qui m'amène, dit-il, et de quel droit venez-vous vous-mêmes violer ainsi le domicile de ma cliente ?

— Ah ! monsieur est avocat, dit Jules avec une gravité de circonstance, et bien ! moi, je suis bachelier et je ne doute pas que nous ne nous entendions promptement. — Des inconnus, reprit Berthemet, un commissaire sans les marques distinctives de ses fonctions ; oui, sans doute, Mme. Lanot pour suivre cette affaire ; je ne suis pas son avocat, mais je ne suis pas M. Berthemet pour ne pas me charger de sa cause ! je vais prendre votre signalement : tous, je saurai vos noms, votre demeure, et je poursuivrai ; Mme. Lanot doit vous poursuivre devant le tribunal en violation de domicile.

— Mme. Lanot, dit le commissaire, un peu honteux d'avoir oublié dans son empressement le signe distinctif de ses fonctions, Mme. Lanot, mon cher monsieur Berthemet, n'a plus besoin que de vos prières, elle n'est plus, et je suis ici pour les intérêts de sa fille. — Cas de décès, reprit l'avocat, en comprenant une quinte excitée par son ascension trop rapide ; cas de décès ! et pas de scellés ! Qui vous dit que Mme. Lanot n'eût qu'une fille ? puis elle est mineure, je le sais. Monsieur le commissaire de police, si vraiment vous l'êtes, ceci regarde le juge de paix et non pas vous ; au reste rien ne me surprend aujourd'hui, chacun se met au-dessus des formes de la procédure ; de mon temps, la justice n'était pas un vain mot ; mais il y a encore des juges à Lyon, mais nous verrons ; je prends en main la cause de la mineure, et nous verrons.

Berthemet se lève brusquement, lance un regard furieux à Jules, fait un signe de tête menaçant au commissaire, et s'éloigne en laissant échapper, au milieu de son enrouement que la colère rend plus intense encore, les mots d'impertinent, de juge de paix, d'attentat, et qui sait, de gendarmerie même. Que devint, dans sa colère, notre moderne Cicéron ? Je l'ignore... Prenons, sans plus de cérémonie, congé de M. Berthemet, sauf à l'éconduire de nouveau s'il persiste à troubler les dignes protecteurs de Marie dans la noble tâche qu'ils ont entreprise.

La suite au prochain numéro.

POSTSCRIPTUM.

Nous avons la douleur d'apprendre à l'instant la mort du respectable curé de Nicolet, M. J. O. LEPROUX, dont le service et enterrement doivent avoir lieu aujourd'hui.

Ornements d'Eglise.

AUX MESSIEURS DU CLERGÉ.

En venant solliciter les commandes des MM. du Clergé, le Soussigné, (d'après les rapports qu'il vient d'établir avec les principaux fabriciens de Lyon) n'a pas cru mieux démontrer les avantages offerts au Clergé du Canada, que par la communication de l'extrait suivant.

LYON, 12 DÉCEMBRE 1843.

A M. J. C. ROBILLARD, }
NEW-YORK. }

« Nous sommes certains que les MM. du Clergé des Etats-Unis et du Canada, trouveront de grands avantages à vous confier leurs ordres. Ils auront d'abord la facilité de

CHOISIR SUR ÉCHANTILLONS

et même de faire les modifications désirées aux divers dessins qu'ils auront sous les yeux.

« Comme nous fabriquons exprès (à moins d'ordres pour objets inférieurs) les marchandises seront toujours d'une FRAICHEUR irréprochable.

« Sous le rapport des prix, vous n'aurez pas de concurrence possible, puisque nous vendons ici à des commissionnaires, qui expédient à d'autres commissionnaires, tandis que vos correspondants achètent comme s'ils étaient eux-mêmes en fabrique. » Les échantillons des objets les

PLUS BEAUX ET LES PLUS NOUVEAUX, seront exposés à Montréal, aux Magasins de JOSEPH ROY, Ecr., et plus tard à Québec, chez G. D. BALZARETTI, Ecr.

On remplira avec un soin tout particulier les ordres en tout genre, qu'on voudra bien remettre pour OBJETS D'ÉGLISE.

On fera venir les ORNEMENTS tout faits, si on le préfère.

J. C. ROBILLARD,
No. 32, Beaver à l'encoignure de Broad Street, New-York.

MANUEL OU RÉGLEMENT DE LA SOCIÉTÉ DE TEMPERANCE,
DÉDIÉ À LA JEUNESSE CANADIENNE
PAR M. CHINIQUY, PRÊTRE, CURÉ DE KAMOURASKA.

LES PERSONNES qui désireraient se procurer le petit ouvrage ci-dessus, pourront s'adresser au Bureau des MÉLANGES.

Prix : trente sols ; quatorze schellings la douzaine.

DEMANDES DE MAÎTRES D'ÉCOLES.

ON a besoin dans la paroisse du SAULT AU RÉCOLLET d'un MAÎTRE D'ÉCOLE capable d'enseigner le Français et l'Anglais, et muni de bonnes recommandations. On préférerait un homme avec sa femme s'ils étaient capables d'enseigner tous deux. S'adresser aux Commissaires de la paroisse, ou à M. VINET curé du lieu. Les lettres franches de port.

ON demande à St. VALENTIN un MAÎTRE D'ÉCOLE marié. S'il savait les langues Française et Anglaise, il serait préféré. S'adresser à JOSEPH BISSONNET, écuyer, Commissaire d'Ecole.

LE JOURNAL D'AGRICULTURE CANADIEN.

LE SOUSSIGNÉ annonce respectueusement qu'il a commencé la publication d'un Journal mensuel, dans la langue française, qui sera exclusivement dévoué à la dissémination d'informations utiles pour les agriculteurs.

Les fermiers et autres qui ont un intérêt au bien du pays sont priés de lui donner leur support. Les ordres devront être adressés francs de port aux imprimeurs Lovell et Gibson, rue St. Nicolas, qui y donneront une prompt attention.

WM. EVANS,
2 avril 1844. Éditeur et Propriétaire.

CONDITIONS DE CE JOURNAL.

LES MÉLANGES se publient deux fois la semaine, le Mardi et le Vendredi. Le prix de l'abonnement, payable d'avance, est de QUATRE PIASTRES pour l'année, et CINQ PIASTRES par la poste. On ne reçoit point d'abonnement pour moins de six mois. Les abonnés qui veulent cesser de souscrire au Journal, doivent en donner avis un mois avant l'expiration de leur abonnement.

On s'abonne au Bureau du Journal, rue St. Denis, à Montréal, et chez MM. FABRE et LEPROUX, libraires de cette ville.

Prix des annonces. — Six lignes et au-dessous, 1re insertion, 2s. 6d.
Chaque insertion subséquente, 7d.
Dix lignes et au-dessous, 1re insertion, 3s. 1d.
Chaque insertion subséquente, 10d.
Au-dessus de dix lignes, 1re insertion par ligne, 4d.
Chaque insertion subséquente, 1d.

PROPRIÉTÉ DE JANVIER VINET, Prop.
PUBLIÉ PAR J. B. DUPUY, Prop.
IMPRIMÉ PAR J. A. PLINGUET.